

J'avais dix ans, les Turcs planifièrent notre extermination par la famine... Par Eva

écrit par Eva | 24 mars 2015



Voici le récit que j'ai écrit pour les enfants de ma famille, qu'ils liront quand ils seront grands. Je voudrais le partager en cette année de commémoration du génocide arménien.

Quand j'étais jeune, nous passions l'été à la montagne, dans le petit village chrétien d'où la famille de mon père est originaire.

Mon grand-père paternel, qui dormait parfois chez nous, avait l'habitude de se réveiller avant l'aube. Il s'installait sous la vigne suspendue au-dessus de la terrasse qui jouxtait la cuisine et la buanderie. Il s'occupait du linge pendant que

nous dormions encore. J'avais huit ans quand j'ai commencé à me réveiller très tôt pour lui tenir compagnie.

Jour après jour, une complicité s'est tissée entre nous, favorisée par le fait que nous étions seuls, qu'il faisait nuit, mais plus pour longtemps. Le ciel bleuissait au fur et à mesure de nos échanges, et nous sentions que les choses importantes, il fallait les dire maintenant. Car quand le jour se lève, la maison se réveille: le charme de la nuit est rompu, et l'heure n'est plus aux confidences.

Une nuit, voulant recoudre un bouton, il me tendit une aiguille et un fil:

« Peux-tu glisser ce fil dans le chas de l'aiguille, Eva ? Je n'y vois plus comme avant, je suis vieux maintenant. »

Comment ça il était vieux « maintenant » ? Avait-il été jeune ? Je l'avais toujours connu avec des cheveux blancs. Intriguée, je lui demandai quel genre d'enfant il était.

« Ma jeunesse fut difficile. La première guerre mondiale éclata alors que j'étais très jeune. A l'époque, notre pays était sous la domination de l'empire turc ottoman.

Plutôt que de nous exterminer par les armes ou par la déportation, comme ils le firent avec les Grecs et les Arméniens, les Turcs planifièrent notre extermination par la famine. Ils organisèrent un blocus afin que nous ne puissions plus recevoir de denrées alimentaires. Nous pouvions vivre en autarcie pendant quelques mois: nous avions nos cultures, notre bétail, nos sources. Mais le malheur voulut qu'une infâme nuée de criquets obscurcisse le ciel. Ils étaient si nombreux qu'on avait l'impression que la nuit était brusquement tombée en plein jour. Ca n'était jamais arrivé auparavant, et ça n'est jamais arrivé par la suite.

Pendant une centaine de jours, ces sauterelles ont dévoré les récoltes, rongé systématiquement toutes les plantes jusqu'aux racines. Celui qui n'a jamais vu les criquets à l'oeuvre ne peut mesurer l'étendue de la catastrophe. Pour arrêter la progression de ces bêtes calamiteuses, les agriculteurs brûlent les cultures pendant qu'elles les

rongent. Mais les sauterelles, toutes à leur festin, se laissent brûler vives tout en continuant à ronger. Rien ne les décourage, seule la mort les arrête.

Cette catastrophe agricole, ajoutée au blocus imposé par les Turcs, causèrent une famine qui dura trois ans et fit des ravages. Les gens finissaient par manger ce qui n'était plus comestible, comme par exemple un animal mort depuis déjà quelques jours.

J'avais entendu dire que certains villageois partaient à pied jusqu'à des régions éloignées, et marchaient pendant des jours, dans l'espoir de rapporter ne serait-ce qu'un sac de blé à leur famille. Certains mouraient d'épuisement en chemin. On voyait parfois, devant les portes des maisons, des personnes seules, désespérées, demander de l'aide pour pouvoir enterrer leurs proches morts de faim.

Mais les survivants du voisinage étaient parfois trop épuisés pour pouvoir aider. Cette petite montagne chrétienne, symbole de générosité et d'entraide, devint un lieu lugubre où chacun était livré à lui-même.

J'avais dix ans à cette époque, ma famille comptait dix enfants, et j'étais l'aîné des garçons. Nos provisions allaient finir. Mon père décida de prendre la route avec un jeune voisin plus âgé que moi, et de marcher autant que nécessaire pour trouver de quoi maintenir la famille en vie. Je devais rester auprès de ma mère, mes frères et mes sœurs, car s'il arrivait malheur à mon père, ce serait à moi de prendre sa relève.

Mon père avait sur lui ce qu'un proverbe du pays appelle « son sou blanc, qu'on garde pour son jour noir ». Attachée à une chaîne autour de son cou, cachée sous sa chemise, il y avait une « majidiyyé ». C'était une pièce de monnaie de l'époque ottomane, que l'on pouvait échanger contre une grande quantité de nourriture. Le problème c'était d'en trouver, de la nourriture !

Les jours passaient, mon père ne revenait toujours pas. Craignant de voir ma mère, mes sœurs et mes frères mourir

devant mes yeux, j'ai décidé de profiter des dernières forces qui me restaient pour me joindre à un villageois qui avait une mule encore en vie, et qui avait l'intention de traverser la frontière. Dans le pays voisin, il y avait une grande plaine tapissée de ce blé auquel nous pensions toute la journée, et dont nous rêvions parfois pendant notre sommeil.

J'ai fait mes adieux à ma famille, n'étant pas sûr de les revoir. La route était semée de dangers, et l'épuisement me guettait. Mais en tant qu'aîné des garçons de ma famille, et en l'absence de mon père qui n'était toujours pas revenu, je me devais de secourir les miens quelque soit le prix.

Nous avons pris la route. Comment te décrire les horreurs que nous avons vues ? Les morts gisaient au bord du chemin, y compris des enfants, et des bébés morts dans les bras de leur mère inanimée. J'étais horrifié, et je redoutais le même sort pour mes frères et sœurs, dont certains étaient en bas âge.

La peur de les perdre, et le fait que leur survie dépendait de moi me donnaient l'énergie d'avancer, malgré l'épuisement qui me gagnait.

Quelques jours plus tard, nous sommes arrivés en vue de la plaine, et ce que l'on m'en avait dit était vrai: des champs de blé à perte de vue ! Les criquets n'étaient pas parvenus jusqu'ici, les cultures étaient intactes. J'avais oublié le plaisir que l'on a de manger à sa faim !

Mais je ne devais pas m'attarder. Il me fallait me nourrir afin de reprendre des forces, et retourner vite sauver les miens.

A mon retour au village, j'ai trouvé dans notre maison ma mère, mes frères et sœurs tous morts. Mon père n'était toujours pas revenu, personne n'avait eu de ses nouvelles. J'étais chargé de nourriture, mais ça ne servait plus à rien. A dix ans, je n'avais déjà plus personne à aimer.

Dans notre village, il y avait peu de survivants à cette famine, tout était dévasté, dépeuplé. Les églises étaient désertes, les cimetières étaient pleins. Sur les 400.000 habitants de la montagne, environ 200.000 périrent. Leur

écrasante majorité étaient des chrétiens. L'occupant turc avait atteint son but. Aujourd'hui, notre gouvernement ne commémore pas cette tragédie, il la passe sous silence.

Après l'enterrement des miens, j'ai retraversé la frontière, dans l'espoir de trouver du travail dans cette plaine fertile, épargnée par les criquets. Malgré mon jeune âge, j'ai réussi à me faire embaucher dans une ferme. Je travaillais dur, mais je mangeais à ma faim et j'étais correctement traité. J'étais accablé de chagrin et de solitude, jusqu'au jour où je vis apparaître le jeune voisin qui était parti avec mon père chercher de la nourriture, et qu'on n'avait pas revu, mon père non plus.

Je courus vers lui, anxieux de savoir où était mon père. Il m'annonça tristement que mon père était mort d'épuisement et de faim au bord de la route.

Ce voisin était la seule personne qui me restait, et qui connaissait ma famille. C'était le dernier à avoir vu mon père vivant, c'était lui qui l'avait assisté dans les derniers moments de sa vie. Lui aussi avait perdu sa famille. Je lui ai trouvé du travail dans la même ferme. Nous sommes devenus inséparables, à tel point que certains nous croyaient frères. Nous travaillions côte à côte de l'aube au crépuscule. Le soir, nous nous retirions dans la grange, où nous discutions avec nostalgie de nos familles, de notre vie d'avant, et faisons une prière pour nos morts avant de nous endormir. Sa présence me réchauffait le cœur, et représentait ma seule consolation.

Une nuit, alors que nous étions étendus, silencieux, dans l'obscurité de la grange, il m'a dit:

« Raymond, il faut que tu saches quelque chose. Ton père, je ne l'ai pas assisté dans les derniers instants de sa vie, je ne lui ai pas fermé les yeux après sa mort comme je te l'avais dit. La vérité est que ton père, épuisé, ne pouvait plus continuer le chemin. Il s'est assis sous un arbre et m'a dit de continuer seul, car étant plus jeune que lui, j'avais

encore des forces. Il a ôté de son cou la chaîne à laquelle était accrochée sa "majidiyyé", me l'a confiée en me demandant d'acheter la première nourriture que je pourrais trouver, et de retourner vite auprès de lui, car s'il ne mangeait pas il allait perdre connaissance.

J'ai pris la majidiyyé et je suis parti, dans l'intention de faire ce qu'il m'avait demandé. Mais la faim, l'épuisement, le désespoir et la peur du lendemain m'ont fait changer d'avis.

Raymond, ton père est mort seul, sous un arbre. J'ai pris le dernier argent qui lui restait, et je ne suis pas revenu lui porter la nourriture qui aurait peut-être pu le sauver. »

Je voulais lui sauter à la gorge pour l'étrangler. Mais avant, j'avais besoin de savoir. Je lui ai demandé :

« Pourquoi m'avoir avoué ça ? Personne d'autre que toi ne savait la vérité ! J'aurais pu rester ton ami pour la vie si tu ne m'avais pas dit ! »

Il m'a répondu :

« Je n'en peux plus de garder ça pour moi, ça pèse trop lourd sur ma conscience. Ca m'est devenu insupportable d'être ton ami alors que j'ai laissé mourir ton père. »

J'ai bondi hors de la grange, car si j'étais resté, je l'aurais tué, certainement. Puis je suis revenu, et je lui ai dit de partir et de ne jamais revenir s'il voulait avoir la vie sauve. »

J'ai demandé à mon grand-père s'il a revu cet homme par la suite. Il m'a répondu que oui, et qu'ils étaient finalement restés amis. J'étais tellement stupéfaite que j'ai failli tomber de ma chaise. Devinant mon étonnement, il me dit :

« Je lui ai pardonné. Parce-que la faim est une torture, elle transforme l'être humain en animal, lui fait faire ce qu'il n'aurait jamais fait s'il n'était pas dans une telle souffrance.

Si je m'étais vengé, cela m'aurait-il ramené mon père ?

Et puis cet homme était le seul témoin de mon passé avec ma famille disparue. Lui connaissait la tendresse de ma mère, avait partagé mes jeux avec mes frères et sœurs, et il était

le dernier à avoir parlé avec mon père.

Il était l'unique témoin du temps où je menais une vie modeste mais décente, où j'étais sécurisé par l'amour des miens. Si cet homme disparaissait de ma vie, j'avais peur que mes souvenirs ne disparaissent avec lui, et que je ne puisse plus partager avec personne l'évocation de cet heureux passé.

Je ne possédais aucune photo de ma famille, je ne possédais aucun objet lui ayant appartenu. Je n'avais que ma mémoire, et je me sentais seul et vulnérable face au temps qui passe. Je craignais que le passage des années n'efface à la longue tous mes souvenirs, jusqu'à ce que j'aie l'impression d'avoir toujours été seul, de n'avoir jamais eu de famille !

Or j'avais eu une famille, et ma famille m'aimait. Et la seule autre personne qui le savait, c'était cet homme. Dans ses yeux, je revoyais les miens, sans même avoir besoin de parler d'eux. Je savais qu'il savait, et ça me suffisait. »

Grand-père avait les yeux rouges. D'un geste las, il passa la main sur son visage en murmurant comme pour lui-même: « *Oui, je lui ai pardonné... »*

Un coq chanta, ce qui me fit sursauter, car j'étais tellement absorbée dans l'époque qui venait de m'être contée. Une époque sans animaux, sans plantes, sans nourriture, et surtout sans famille.

Le jour s'était levé sans que je m'en aperçoive. Mes frères et sœurs se réveillaient les uns après les autres, ils venaient prendre leur petit déjeuner. Contrairement à moi, ils n'avaient pas du tout l'air surpris devant les placards et le réfrigérateur qui débordaient de nourriture. Je regardai mon grand-père, pour tenter de saisir l'impression que lui faisaient les têtes blasées de ma fratrie. Il répondit par un sourire complice envers moi, bienveillant envers eux. Pendant le reste de la journée, j'ai regardé autour de moi, incrédule. Dans notre village, il suffit de tendre la main pour cueillir une belle grappe de raisin, une figue sucrée comme le miel. Il y a des pommiers, des mûriers, des citronniers et des oliviers partout. Et du thym, et du basilic. Et de tout. J'étais

fascinée par cette profusion de nourriture à portée de main, alors qu'avant cette conversation avec mon grand-père, je ne remarquais ni les arbres, ni les fleurs, ni les fruits.

Comment aurais-je pu imaginer que cette terre de beauté et d'abondance était imbibée du sang de mes ancêtres ? Comment aurais-je pu savoir que même avant la naissance de mon grand-père, ces villages chrétiens avaient subi d'atroces massacres ? Comment aurais-je pu deviner que notre beau village allait bientôt vivre un nouveau drame, dont les survivants seraient spoliés de leur terre et définitivement chassés, pour être remplacés par des musulmans ?

Ainsi, mon grand-père a grandi seul. J'ai brusquement réalisé que je ne lui connaissais ni frère ni soeur. Depuis ce jour-là, j'ai arrêté de rigoler quand il finissait mon assiette afin que la nourriture ne soit pas jetée.

Je n'ai jamais su pourquoi mon grand-père n'a confié son histoire qu'à moi. Peut-être parce-qu'il faisait nuit, que nous étions seuls, et que le moment était propice aux confidences. Peut-être lui était-il plus facile de se confier à une enfant.

Même aujourd'hui, je n'arrive toujours pas à admettre que des membres de ma famille sont morts de faim.

Pendant longtemps, j'ai pensé que je devais garder ça pour moi, mais j'ai changé d'avis, car je crois que nos morts ne meurent vraiment que lorsque nous cessons de parler d'eux.

Eva